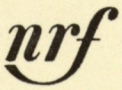
GEORGES BERNANOS

Le crépuscule des vieux



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

LE PRINCE DE CE MONDE

(1926-1927)

Extrait de la publication

LETTRE A FRÉDÉRIC LEFÈVRE

Mon cher ami,

Vous voulez absolument que je parle encore de mon livre ; je dois bien ce petit sacrifice à votre amitié dont je sais mieux qu'un autre le généreux dévouement. Mais les livres sincères ne sont pas les plus faciles à défendre, et vous savez que j'ai écrit celui-ci avec une imprudente bonne foi. Contraint de gagner ma vie en assurant les gens sur la leur, je passe le clair de mon temps aux hôtels ou dans les gares. Une page ici, une page là, dans la fumée des pipes ou l'innocente tempête déchaînée par les joueurs de manille, sous le regard impassible de la caissière. Quand on arrache ainsi un livre de soi, ligne après ligne, on peut compter qu'il est sincère : les loisirs ont manqué de se composer devant le miroir!... Mais on s'expose aussi à des surprises. A peine paru, celui-ci a fait une espèce de scandale.

Certes, je ne porte pas un égal intérêt à chacun

de ces scandalisés. Il y a telle âpre vérité qu'on n'aime pas voir en face, et tels prêtres — par exemple — pleins d'artifice et de coquetterie qui les laisseraient volontiers oublier au monde si la Providence ne les dirigeait un par un, avec une maternelle indulgence, vers les salons littéraires ou même l'Académie, qui les mettent rapidement hors d'état de nuire. Je ne m'attendrirai guère non plus sur ces hommes pieux qui font partie, en quelque sorte, du mobilier du culte, et dont la bassesse intellectuelle est à décourager les Anges, tel ce bedeau enflé de décence et de vent qui répond au nom souabe de Mangolf, et qui me reproche « les souliers racornis, la soutane sordide, le manque de tenue et de savoir-vivre de l'abbé Donissan », incompatible, dit ce niais immense, avec les lumières du xxe siècle... Mais il y en a d'autres.

Je désespérais de les atteindre, sinon par un prochain livre. Les préfaces d'auteurs m'ont toujours paru un peu sottes, mais que dire des éclaircissements! Et voilà qu'une lettre me décide à rompre le silence, parce qu'elle est de celles qu'on ne lit pas seulement, qu'on entend, qui portent un cri sincère. Vous la connaissez, puisque c'est de vous que je la tiens : elle vous était adressée. Elle est signée de Gaston Leroux. Le romancier subtil et hanté du *Parfum de la Dame en Noir* est allé beaucoup plus loin dans mon livre que tant d'autres qui paient patente. Mais j'estime qu'il a

pris la route à contresens et mon point de départ pour point d'arrivée.

L'auteur de mauvaise foi se défend par les textes, qu'il est toujours facile de solliciter. Pour moi je dirai seulement mes intentions. Ce ne sont pas là des paroles en l'air! Il est vrai que la guerre nous a contraints à une révision complète des valeurs morales. Il est vrai, absolument vrai, que nous nous sommes sentis révoltés, soulevés de haine contre la mystique que les grands quotidiens offraient à ce pauvre peuple surmené : la religion de la déesse France et de saint Poilu.

Ce dégoût, chez nous lucide, a été senti obscurément par un grand nombre. L'épreuve sensible de la guerre avait éveillé dans beaucoup d'âmes ce que j'appellerai le sens tragique de la vie, le besoin de rapporter aux grandes lois de l'univers spirituel, de faire rentrer dans l'ordre spirituel la vaste infortune humaine. Le problème de la Vie est le problème de la Douleur.

Le moraliste s'arrête là. Le gémissement arraché au cœur humilié, c'est la prière à l'état naissant, la source qui sort d'un sol saturé. Mais il ne saurait suffire. La sensibilité, à ce premier pas, cherche un appui. Elle le trouve, ou croit le trouver, dans une mystique qui la met en communion avec d'autres sensibilités blessées. C'est encore un chemin qui mène à Dieu, mais pas le plus sûr. Témoin tant de nos contemporains qui vont au

naturisme homicide de Rabindranath Tagore.

Mais Rabindranath Tagore n'est guère plus dans l'histoire de l'inquiétude humaine qu'une anecdote pittoresque. Cette inquiétude se trouve au fond de tout art, à moins qu'il ne l'inspire de lui-même, et comme à son insu. La condamner au nom de la seule raison est une entreprise assez vaine. Elle n'est pas non plus sans péril. Car dans son expression la plus haute et la plus parfaite, l'art est encore une recherche. L'œuvre d'art, même fixée par le génie, garde, jusque dans son immobilité sublime, le geste et la forme de son élan. Oui, l'espèce de joie sacrée dont la merveilleuse présence nous remplit, a l'aiguillon de l'attente, et l'espérance plus belle naît de notre désir comblé. Certains n'ont pas compris, ne comprendront jamais, qui croient l'art fait seulement pour exprimer une certaine élite intellectuelle, une petite troupe d'habiles et de délicats, dont la sagesse n'est que l'autre nom de l'avarice. Hommes de goût, critiques adroits et pertinents, habiles à garder le génie de certains excès (car le génie, hélas! ne se trompe jamais à demi!), tout se gâte sitôt qu'ils prennent la place de maîtres. Ils ne savent pas choisir, et ils ne sauraient trouver qu'en autrui la matière même de leur choix. L'obscur sentiment de leur impuissance tourne vite à l'aigreur, à l'envie, peut-être à la haine de l'artiste créateur auquel ils prétendent

Extrait de la publication

s'égaler. Leur bruyant enthousiasme fait alors la renommée de quelque écrivain secondaire, mais subtil, érudit, dans lequel ils flairent avec joie un petit de la même portée. C'est ainsi qu'on propose Anatole France à l'admiration du monde. Prenant prétexte d'une réaction contre une nouvelle anarchie romantique, le dix-huitième siècle essaie de rentrer derrière ce vieillard éreinté. Remède pire encore que le mal ! Car l'ivresse artificielle du rationalisme finit toujours par aboutir à un accès de *delirium tremens*. Et l'on voit tout à coup paraître, à travers le désert d'une littérature rendue stérile, le sauvage, l'homme de la nature, le primate plein de songes et ruminant la ruine totale de la planète avec un cœur d'enfant : le Genevois Rousseau.

On ne peut le nier : l'art a un autre but que lui-même. Sa perpétuelle recherche de l'expression n'est que l'image affaiblie, ou comme le symbole, de sa perpétuelle recherche de l'Etre. Racine, par exemple, eût-il atteint son point de perfection, s'il n'avait un jour, d'un coup sublime, surmonté l'homme moral et retrouvé l'homme pécheur ? Nulle autre cause que celle-ci n'expliquerait sa constante amertume, je ne sais quel frisson douloureux partout sensible, ni le silence tout à coup gardé, ni la mort. Sans doute peut-on croire que le rival heureux de Corneille, instruit de la lutte épuisante soutenue par l'aîné magnanime, et d'ail-

leurs impatient de gloire, a passionnément souhaité de plaire à un public que l'auteur du *Cid* avait rassasié de sublime, et qui voulait un autre divertissement. Mais ce n'était pas de sublime grec ou romain que ce jeune homme avait rêvé de remplir son cœur avide. Que n'eût-il même cédé au goût et à la mode pour dire au moins quelque chose des grandes passions dont ses orageuses amours n'étaient encore que l'image affaiblie! Déjà dans le cri de triomphe et de bienvenue à la vie de l'adolescent vainqueur, aimé, célèbre, se décèle la fêlure imperceptible, le frémissement de la joie mêlée d'angoisse, la recherche d'une vérité plus urgente et plus profonde. Qui le suit au long de la route aride ? Jusqu'à ce qu'ayant vu se dresser tout à coup, engendrée de son art, — pâle de la volupté pressée jusqu'au supplice, sa petite main secrète posée sur l'épaule de son insignifiante amie, — Phèdre, il reconnaît le visage fraternel et son propre remords dans les yeux mourants.

Les rationalistes ne m'intéressent pas : je ne leur porte pas beaucoup plus d'intérêt qu'à un caillou. Si j'avais à m'occuper d'eux, je leur proposerais un autre saint que celui de Lumbres et, par exemple, un saint raisonneur (il y en a). Mais je vais plus loin. Je vous ferai cet aveu, Lefèvre : il est vrai que j'ai désiré, par mépris, que mon fol, mais humble et puissant héros leur fût étranger. J'aurais voulu qu'il les défiât.

Extrait de la publication

Oui, j'ai pensé à ceux que rebutent ce moralisme, ce christianisme atténué qui semble à la mesure d'une civilisation industrielle dont le seul objet paraît être la souveraineté sur la matière. J'ai voulu leur dire : « Vous cherchez une vision du monde moral à la fois logique et pathétique? Ne cherchez pas plus loin. »

Je crois que mon livre scandalisera d'abord ceux-là mêmes auxquels il a quelque chose à donner. Que de baptisés n'ont gardé du catéchisme oublié que le souvenir vague d'un ensemble de règlements et de symboles imaginés pour faciliter l'observance des préceptes moraux. Dieu nous surveille du haut des âges et sourit paternellement à des fautes dont il connaît la vanité. Le démon est un gaillard indiscipliné qui joue des farces puériles à l'inaccessible Trinité. Le saint, supportable s'il est humanitaire fait figure d'exalté sitôt qu'il passe les bornes de la sagesse bourgeoise. Car la sœur de charité, excellente à moucher les gosses, devient au Carmel, pour les uns une fanatique et, pour les plus indulgents, une fleur rare et décorative, un précieux bibelot humain... Alors quoi? Que vient faire ici Jésus crucifié?

J'ai deviné quelque chose, mon cher Lefèvre, au fond de l'émouvante surprise de monsieur Gaston Leroux. Il donne à l'espèce de terreur qui l'a saisi tout à coup telle ou telle cause. N'importe. Je sais mieux que lui où j'ai frappé : je

Extrait de la publication

connais dans l'âme ce point précis, ce nœud vital. *J'ai appris à monsieur Gaston Leroux ce qu'était précisément le péché.*

Le problème de la Vie, disais-je, est le problème de la Douleur. C'est encore mal parler. Tout le problème de la Vie tient à l'aise dans celui du Péché. Qu'est-ce donc que le Péché? Une transgression à la loi? Sans doute, mais que voilà une pauvre abstraction! Au lieu que vous aurez tout exprimé de lui quand vous l'aurez nommé de son nom : un déicide.

Je sais que cette parole est dure. Un Créateur souriant à l'étourderie de sa créature, ou fronçant un peu les sourcils, c'était tellement plus commode! Mais si vous abandonnez quoi que ce soit de la définition capitale, la rédemption n'a plus de sens, et l'ignominieuse agonie du Juste n'est qu'une affreuse et démentielle histoire.

Sur un pareil sujet, d'ailleurs, le langage humain a multiplié l'équivoque. Nulle part n'apparaît plus clairement son essentielle lâcheté. Il dit, il écrit : Mal. Ce mot s'entend de la souffrance comme du péché, du crime comme de cela qui en est précisément la compensation ineffable. L'animal raisonneur a réussi ce prodige d'enfermer dans le même signe abstrait l'idée du déicide et celle d'une forte rage de dents.

Le péché est un déicide, mon cher Leroux, et j'admets qu'un tel mystère est difficile à surmon-

Extrait de la publication

ter : on ne nous en demande pas tant. Mais inscrutable dans son essence, ce mystère se justifie assez en rétablissant l'ordre dans l'univers moral, en ramenant à l'unité des éléments jusqu'alors irréductibles, en donnant au problème de la douleur une solution équitable. Quand le péché n'était qu'une transgression à la loi, sa répression si sévère était incompréhensible, mais il est d'abord un crime contre l'Amour. Le sacrifice de la Croix n'est plus seulement un sacrifice compensatoire, car la justice n'est plus seule intéressée, n'étant pas la seule outragée : au crime contre l'Amour, l'Amour répond à sa manière et selon son essence : par un don total, infini. Où se fera donc l'union du créateur et de la créature, de la victime et du bourreau ? Dans la douleur, qui leur est commune à tous les deux.

Nous sommes au centre de ce drame immense, nous sommes au cœur même de la Très Sainte Trinité. Quoi donc ? En Dieu même, cette espèce d'incompréhensible orage ? Cela vous paraît incroyable en effet, parce que vous n'imaginez qu'un bon Dieu raisonneur, une intelligence organisatrice. Mais la définition de Dieu n'est pas celle-là d'abord : Il est d'abord charité. Dieu est l'Amour absolu. L'Amour absolu ! Au mouvement de notre misérable cœur, tâchez de mesurer cette force inouïe ! Nous vivons à l'aise, inconscients, au milieu de ce tourbillon formidable dont le

Extrait de la publication

moindre écart de son inflexible spire, s'il était toutefois possible, irait déracinant les mondes. Pour l'amour, rien n'est médiocre, tout est grand. La plus petite part de ce qu'il aime lui est non moins précieuse, urgente, nécessaire. La raison rebrousse au seul penser de ce prodigieux appel qui a fécondé le chaos, qui emporterait le plus puissant des anges comme un fétu et qui vient pourtant expirer, suppliant, insatiable, inassouvi, à l'oreille d'un petit enfant!

M. Leroux veut me convaincre de lui avoir servi le Désespoir au fond de mon plat d'enfer. Ce témoignage me remplit de joie. Il me prouve que j'ai dépassé la littérature, atteint la part réservée d'une âme. Il y a sans doute d'autres âmes, en petit nombre (et mon pauvre Donissan est l'une de ces âmes-là), que la malice du péché remplit d'une excessive terreur. Ce n'est pas *pour elles* que j'écris. Mais c'est d'elles que j'écris, c'est leur terreur que je propose à tant d'hommes, non pas indignes de la vérité, mais qui cherchent encore dans les passions le grand message dont leur cœur est avide. Ils en sont à vouloir moins le plaisir que la douleur, qui est au fond. Douleur incompréhensible, mon cher Leroux, tant qu'on ne sait voir en elle que la juste rétribution de la faute. Elle est cela sans doute. Elle est autre chose aussi. Elle est le pain que Dieu partage avec l'homme. Elle est l'image temporelle de la possession divine

Extrait de la publication

à laquelle nous sommes appelés. Pourquoi vous effrayez-vous des paroles si simples par quoi j'essaye de rendre sensible une vérité élémentaire : à savoir que Dieu demande à ses amis privilégiés ce qu'il a donné lui-même, une souffrance de surcroît? Une parole pouvait nous sauver, mais l'amour a d'autres voies que la raison, ou plutôt va la rejoindre bien au delà de notre entendement. Il n'avait à donner qu'une parole. Il a donné sa Vie. Certes, l'auteur du Mal n'est pas l'homme. L'Ange rebelle n'a dit non qu'une fois, mais une fois pour toutes, et dans un acte irréparable où toute sa substance est engagée. La partie ne se joue plus aux enfers ; elle se joue désormais au cœur de l'Homme-Dieu, où l'Humanité a sa racine, ce cœur percé d'une lance, et où notre race elle-même ouverte mêle son sang prodigué sans mesure. Pour nous tous qui ne savons pas — ou si mal ! —, qui vivons comme des bêtes, aussi totalement ignorants du signe dont nous sommes marqués, quelques-uns souffrent et meurent, non pas en vain. Du désespoir qui l'exerce jusqu'au martyre, mon pauvre Donissan n'est point tout à fait irresponsable, car il a fait, sans le savoir, un vœu sacrilège. Mais il est dans l'ordre que Dieu fasse servir cette faute à ses desseins. Ne l'ai-je pas dit? Ne l'ai-je pas écrit? Ce désespéré jette l'espérance à pleines mains.

A vrai dire, je ne méprise pas moins l'incrédule

Extrait de la publication

satisfait ou le prêtre érudit capable de raisonner sur l'amour de Dieu, en vingt volumes, avec un sang-froid de collectionneur d'espèces rares. Parlons mieux : je méprise l'un, je hais l'autre de tout le poids de ma forte vie. Qui m'accuse d'avoir voulu faire du curé de Lumbres un saint, plus encore : le Saint? Des nigauds qui courent à travers les livres à la recherche d'un sujet de roman. Je vois tel d'entre eux administrer son petit vice et sa petite vertu, jouer à la hausse et à la baisse, avec un flair de vieux banquier. Voudrait-on que je travaille pour ces jeunes avares? Je ne saurais entrer de biais dans le Mal ni dans le Bien. On ne peut vivre hors du réel. Et le réel, le positif de la vie, ce n'est pas quelques instants d'exaltation sensuelle ou intellectuelle, ou même de vague religiosité, c'est cette nappe profonde de la douleur qui tout à coup jaillit à la surface, comme l'eau d'un fleuve souterrain. Ceux qu'on admire ont bouché toutes les issues, vivent au sec. Quelle injure, par exemple, quel affront à l'homme que ce scepticisme dont nous savons bien qu'il aboutit au vice le plus morne. La confidence du vieillard, commencée parmi les bibelots les plus rares, et qui s'achève dans un mauvais lieu sordide, où il se travaille en vain pour susciter en lui quelque chose de mort — on ne sait quoi — sa virilité ou son âme.

Extrait de la publication

UNE VISION CATHOLIQUE DU RÉEL

C'est un grand honneur de prendre ici[1] la parole, après tant de prédécesseurs célèbres, ou même illustres, mais je ne veux pas penser à l'honneur qui m'est fait, je craindrais d'y perdre, — ou du moins d'y hasarder — ce que j'ai de plus précieux, ma seule petite part des biens célestes, si menue, si légère en vérité, que je n'oserais en risquer la moindre parcelle, même pour votre contentement... Et quelle est cette part des biens célestes? Une certaine liberté.

La liberté que tant d'autres, et qui valent tellement mieux que moi, n'ont acquise que peu à peu, et ne préservent pas sans peine, je l'ai reçue, moi, comme un don gracieux, je l'ai trouvée à portée de ma main, je n'ai eu qu'à refermer les doigts pour m'en saisir. Et pourquoi ce don? Mon

1. Aux Conférences Cardinal Mercier (Bruxelles).

Extrait de la publication

Dieu, c'est qu'à présent, je ne suis pas grand-chose, mais hier encore je n'étais rien, rien du tout. Ma liberté ne faisait tort ou envie à nul homme en ce monde, j'en avais la jouissance tranquille absolument comme, dans son petit royaume, le seigneur Robinson.

Car il en est des libertés plus précieuses que la mienne ainsi que de ces provinces trop convoitées, dont les limites, mille fois tracées et retracées au hasard des guerres et des invasions, finissent par n'avoir plus qu'un caractère abstrait et politique. Mais ma liberté à moi n'est pas une province : c'est un petit héritage, ou, comme disent admirablement nos paysans, un petit bien. Elle a gardé ses frontières naturelles. Je m'y promène paisiblement.

Robert Vallery-Radot a parlé récemment de l'auteur du *Soleil de Satan*. Je veux dire qu'il a sans doute donné de moi une image qui lui ressemble. Je crois, je suis sûr que je suis apparu dans le rayonnement de sa grande âme et qu'on ne me reconnaîtra pas. Comment ne compatirais-je point à cette déception que vous allez sentir ? Je l'ai soufferte moi-même avant vous. Car chaque fois que j'approche ce merveilleux compagnon de mes rêves, chaque fois que je suis frappé en plein par ce grand désir pathétique, déchirant, d'admirer et d'aimer, j'oublie aussitôt ce que je suis, et je me retrouve l'instant d'après, avec tristesse,

Extrait de la publication

Extrait de la publication

GEORGES BERNANOS

Le crépuscule des vieux

Nous avons groupé dans ce volume des textes, les uns inédits, les autres parus dans la presse et difficiles à retrouver, qui s'échelonnent de 1909 (Bernanos avait vingt et un ans) à 1939 (il venait d'arriver au Brésil).

Explication de son œuvre de romancier, commentaires de lectures, notes sur la poésie ou sur quelques événements contemporains, ces écrits de circonstance permettent de suivre une longue évolution ; mais ils montrent aussi la remarquable permanence d'une même vocation, d'inquiétudes toujours semblables, et d'un ton qui a pu s'affermir, non pas changer profondément.

56-II
A 20649

Extrait de la publication

ISBN 2-07-020649-1